

Livres

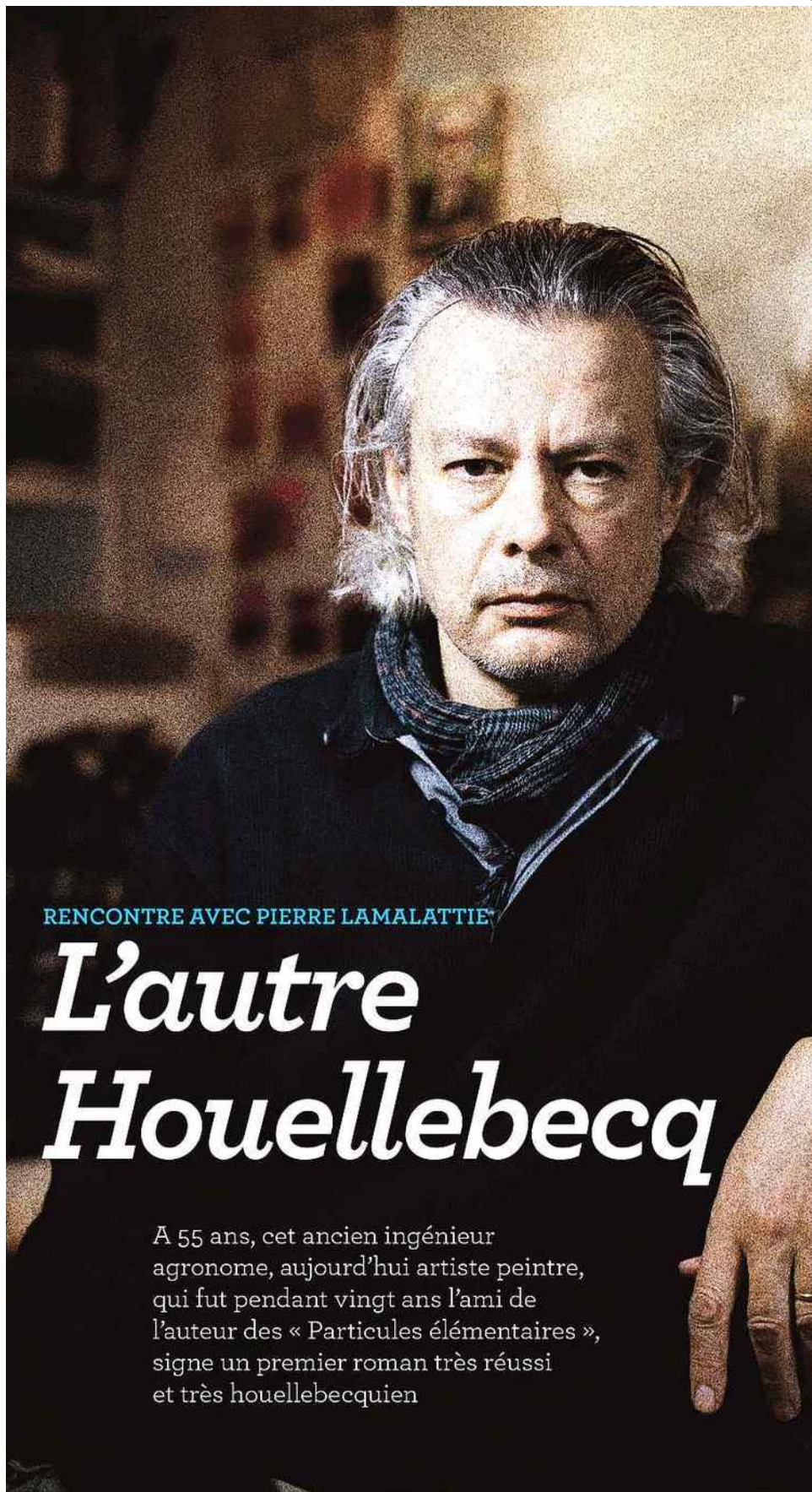
Tendance

par Jérôme Garcin



Golda habite un mobile home vétuste dans la campagne texane. Sa voiture décapotable est son seul luxe. Chaque matin, elle prend

le volant et roule à ciel ouvert jusqu'à la prison de Polunsky, devant laquelle, sans s'arrêter, elle klaxonne. On dirait une corne de brume. Elle sait bien que, emmuré depuis quatorze ans dans le béton, son fils unique ne l'entend pas, mais elle a besoin de ce rituel pour manifester sa détresse, sa colère. Elle dit qu'elle ne pourra pas « *toucher* ». Tony avant qu'il ait été exécuté. Curtis, lui, s'en est sorti. Accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis, il a passé près de vingt ans dans le couloir de la mort d'une prison de l'Oklahoma. Son existence est brisée. Il a aujourd'hui 48 ans et vit avec son père, un ancien de la Navy. Il a toujours la peur au ventre. Il marche autour du lotissement et fait des photos pour s'assurer qu'il est toujours vivant ou que la réalité ne se dérobera pas à nouveau sous ses pieds. Et puis, il y a cette scène shakespearienne. A minuit, sur le parking de la prison de Salk Lake City, deux clans soudés se font face dans le froid. Ils attendent d'assister à l'exécution, par fusillade, de Ronnie. Sa famille le pleure tandis que l'autre famille, celle de la victime, vient assister au spectacle de sa vengeance. « Honk », l'exceptionnel documentaire d'**Arnaud Gaillard** et de **Florent Vassault**, sort sur les écrans. Ces deux Français abolitionnistes ont eu l'intelligence de ne pas faire un film à thèse. Leur implacable démonstration de la barbarie judiciaire passe plutôt par des plans poignants de campagnes désolées, de petits matins blêmes, de visages accablés, à peine entrecoupés de sermons de pasteurs menaçants ou de propos fatalistes d'Américains moyens pour qui « *les exécutions font partie de la vie* ». Aujourd'hui, plus de 3 200 prisonniers étouffent dans les couloirs de la mort. Gaillard et Vassault ne s'en accommodent pas. Leur film est un klaxon de soixante-huit minutes. **J. G.**



RENCONTRE AVEC PIERRE LAMALATTIE

L'autre Houellebecq

À 55 ans, cet ancien ingénieur agronome, aujourd'hui artiste peintre, qui fut pendant vingt ans l'ami de l'auteur des « Particules élémentaires », signe un premier roman très réussi et très houellebecquien



121 Curriculum vitae pour un tombeau, par Pierre Lamalattie
L'Éditeur, 448 p., 22 euros

Portraits, par Pierre Lamalattie,
L'Éditeur, 144 p., 9 euros.

Un universitaire se penchera-t-il un jour sur ce que la littérature française doit à l'Institut national agronomique? Ses anciens élèves font décidément de curieux écrivains, qui compriment la tentation du lyrisme en examinant le monde comme s'il s'agissait d'un cheptel bovin ruminant de nouvelles variétés de fourrage: d'un œil distant, attentif, précis, et sans craindre d'esquisser certaines déductions théoriques. Voir Alain Robbe-Grillet, Michel Houellebecq, et Pierre Lamalattie qui publie un remarquable premier roman. Et qui fut précisément, au lycée Chaptal, à Paris, puis à l'Agro, promotion 1975, l'ami d'un certain Michel Thomas, futur auteur des « Particules élémentaires ».

Sa lecture est une expérience extrêmement troublante: le très autobiographique « 121 Curriculum vitae pour un tombeau » ressemble à s'y méprendre, tant dans sa matière que dans sa manière, à du Houellebecq. A du très bon Houellebecq, même, auquel on aurait injecté cette vertu cardinale qui, parfois, semble lui faire défaut: une indulgence discrète pour les paumes. Car, jusque dans l'usage de l'italique pour souligner les clichés du langage contemporain, on retrouve chez Lamalattie tous les éléments devenus la marque de fabrique de l'auteur d'« Extension du domaine de la lutte ». Tout, ici, est connoté dans un style laconique, à la fois triste et drôle, qui abolit la frontière entre tragique et comique, mais où l'on devine une conscience blasée et blessée par la vulgarité de l'existence. Le prologue donne la la: « J'ai 54 ans. J'ai connu moins de femmes qu'un animateur du Club Med. J'ai gagné moins d'argent que mon voisin orthodontiste. Je suis moins sportif que ma belle-sœur. [...] Et, bien sûr, je n'ai vécu aucune aventure de l'extrême. Je suis un type inoffensif, une sorte de raté irrémédiable. »

Comme l'auteur dans une vie antérieure, son personnage s'ennuie au ministère de l'Agriculture. Profondé-

ment. Il traverse l'existence comme un passager monté dans le mauvais train. Quand il ne s'occupe pas des « restructurations et des plans sociaux dans les industries agroalimentaires », il est « une sorte de conseiller d'orientation pour les étudiants ». Idéal pour observer les mécanismes de l'« aliénation et de la servitude en milieu professionnel », mais aussi pour s'interroger sur la notion de « vocation », explique ce grand sosie poivre et sel de Benjamin Biolay, en vous servant un bol de the avec les gestes précautionneux d'un Michael Lonsdale: « Si je suis très sensible à cette question de la vocation, à la façon dont une vie peut se réaliser, tâtonner vers quelque chose ou au contraire se rater et rester superficielle, c'est aussi parce que je vivais très mal mon métier d'ingénieur. Il était plutôt enviable, mais ça me prenait mon temps, c'est aussi simple que ça. » Lamalattie a fini par tout plaquer, en 1995, pour se consacrer exclusivement à la peinture. Comme le Jed Martin de « la Carte et le territoire »? Si l'on veut.

Dans la petite chambre de bonne qui lui sert d'atelier à deux pas du Champ-de-Mars, une dame munie d'un téléphone vous accueille, figée dans son élan sur un vaste tableau en cours: on la verrait bien s'intégrer dans la « série des métiers simples » du peintre imaginé par Houellebecq, entre « Claude Vorilhon, gérant de bar-tabac » et « Maya Dubois, assistante de télémaintenance ». Difficile, en tout cas, de ne pas rapprocher la galerie de « quarante-deux professions-types » évoquées dans le Goncourt 2010 des « 121 curriculum vitae d'hommes et de femmes de notre temps » peints par Lamalattie ces dernières années: des portraits légendés d'une phrase qui semble dire l'essentiel. Voici Bernard, qui sourit dans sa moustache: « Aux laiteries Versoleil il a eu, le premier, l'idée du yaourt éthique. » Et voilà Marie-Agnès, qui « anime des ateliers de speed-painting ». Quant à ce garçon qui « aime le roman contemporain, surtout quand ça se passe dans le milieu échangiste », il s'appelle naturellement Thomas.

Le roman que publie Lamalattie est né de là, « presque fortuitement », quand il a exposé ses

BIO

PIERRE LAMALATTIE est né à Paris en 1956. Ses parents occupaient des « professions intermédiaires dans la banque et la santé », ses quatre grands-parents étaient instituteurs en Corrèze. Entré « sans grande conviction » à l'Agro en 1975 en même temps que Michel Houellebecq, il a exercé la profession d'ingénieur agronome, de médiateur social et a enseigné la gestion des ressources humaines. Passionné de peinture depuis son enfance, il s'y consacre à plein temps depuis 1995. Marié, père de trois enfants, il vit à Paris.

EN HAUSSE

LA REVANCHE
DU CANCRE

Louise Deschamps
Wallon était cancre.
Elle détestait cette
« école interminable

et sournoise », ses « directrices » et ses « enseignants ». Dans « Au fond de la classe » (Naïve, 29 euros), elle furète dans la mémoire de ces jours d'ennui, de honte, de violence, et de camaraderie aussi, avec une verve réjouissante. Le texte est illustré de photographies de l'auteur, qui est retournée sur les lieux de son supplice. Ces « traces qu'on a laissées dans cet autre monde malheureux et abandonné » réveilleront chez le lecteur les souvenirs embusqués de l'écolier qu'il a été. Et apaisera l'anxiété de certains parents: ce court traité d'insoumission au joug scolaire est la preuve insolente que même les « intranquilles », les « lents », les « en difficulté » peuvent s'en sortir haut la main.
VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND

EN BAISSÉ

DE GAULLE
PLAGIAIRE?

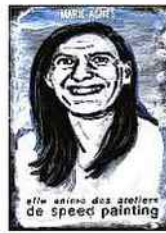
Dans « De la guerre », conférence écrite en 1917 et publiée dans le premier tome des

« Lettres, notes et carnets » (Plon), on peut lire, sous la plume du général de Gaulle, page 473 : « Si délibérer est le fait de plusieurs, agir est le fait d'un seul. » La formule est heureuse. Elle est livrée sans guillemets ni références d'auteur. Elle sort pourtant des œuvres de Montesquieu qui écrivait : « Si délibérer est le fait de plusieurs, agir ou décider est le plaisir d'un seul. » On note d'ailleurs que le Général récidive dans le plagiat en reprenant la même phrase dans ses « Mémoires de guerre » (tome II, p. 159). D'où la question posée aujourd'hui aux chasseurs d'intertextualité. Quelle sanction post mortem pour le chef de la France libre? La destruction de la croix de Lorraine ou le remboursement de tous les droits d'auteur?
FRANÇOIS BAZIN

« Curriculum vitae » à Paris en début d'année. Olivier Bardolle, patron de L'Éditeur, les a vus. Il lui a suggéré de raconter l'histoire de tous ces personnages. Lamalattie a hésité un instant. Il avait plutôt en tête de rédiger un essai. Avec le sourire presque gêné de ceux dont les marottes finissent par agacer un peu l'entourage, il reconnaît avoir quelques avis « très tranchés » sur la peinture. Une prédilection marquée pour le figuratif en général et pour « l'art pompier » en particulier, mais pas seulement : « L'histoire de la peinture n'est accessible qu'en partie. Réduire la fin du XIX^e siècle à l'impressionnisme, par exemple, c'est comme résumer la musique du XX^e à Petula Clark. » L'idée du roman a pourtant fait son chemin. Vite. Lamalattie l'a écrit en quelques mois. « J'ai toujours entassé des bouts de papier, s'excuse-t-il. J'aime bien ruminer ce que j'ai vécu, pour aboutir à de petites sentences. Là, j'étais assez content de pouvoir dire, noir sur blanc, ce que je pensais d'un peu tout. »

C'est réussi. Si son livre est bien celui d'un écrivain, c'est que Lamalattie saisit à merveille les langues de bois contemporaines, ces « éléments de langage » qui se propagent comme des virus, que ce soit dans le discours du management, de l'art contemporain ou de l'écologie. « Il faut vraiment être un abruti pour dire qu'on peut dégueulasser les rivières, mais beaucoup de gens, consciemment ou pas, instrumentalisent le discours écologique pour se mettre en avant, pour faire la leçon. Je suis très sensible aux nouveaux moralismes, aux idées bien établies. Dans la période post-soixante-huitarde, j'ai vécu l'éclatement du patriotisme, de la modération sexuelle, de la religion... Maintenant, le moralisme semble avoir trouvé de nouveaux thèmes, souvent beaucoup plus légitimes. »

Chez lui, il est donc question de la vie de bureau et de syndicalistes roulés dans la farine à l'âge de la mondialisation, mais aussi de la place de l'art dans une société qui encourage le « penchant de l'homme à tout gérer » ; d'une sexualité qui peine à s'épanouir ; de la « géraniumisation des centres-villes » désormais truffés de



Marie-Agnès, Thomas et Bernard, trois portraits tirés des « 121 curriculum vitae d'hommes et de femmes de notre temps », peints par Lamalattie

« boutiques sympas » et de « haltes gourmandes » ; d'une noce « participative » où « on jette sur les mariés du riz issu du commerce équitable » ; de l'incomparable émotion que peut procurer la vraie musique ; d'une mère qui finit ses jours, seule, dans une maison de retraite. On reconnaît même un vieux copain d'Agro qui avait « souvent l'aspect un peu comateux », fit avec le narrateur un mémorable voyage à Venise en bus, et dont « le fromage a été la principale passion érotique ».

Lamalattie, qui lui donne ce petit rôle dans son roman, s'est-il contenté de pasticher son ancien compère? Pas si simple. Entre leurs univers, les affinités sont trop profondes pour ne pas résulter de vieilles influences réciproques. C'est lui qui a recommandé Schopenhauer à Houellebecq, qui parlera dès 1992 du « monde comme supermarché et comme dérision ». On voit que Lamalattie ne s'est pas contenté de jouer en 1978 dans « Cristal de souffrance », premier court-métrage de son ami. « Je me souviens mal de l'histoire, note-t-il dans un texte daté de 1995 qui figure sur son site internet, si ce n'est que j'incarnais un artiste fou qui s'immobilisait, à la fin du film. » Ils ont encore fondé ensemble « Karamazov », petite revue où Lamalattie, selon le « Houellebecq non autorisé » de Denis Demonpion (Maren Sell Éditeurs, 2005), se chargeait des illustrations. « Oh ! Une revue, c'est un bien grand mot, sourit aujourd'hui le peintre. Ça devait être diffusé à vingt exemplaires. Michel signait sous quatre ou cinq noms différents pour donner l'impression d'un mouvement convergent... »

« Mais je me demande s'il est bien raisonnable de parler de Michel. Nous avons été proches pendant vingt ans, je ne l'ai pas vu depuis plus de dix, dit doucement Lamalattie. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. Peut-être qu'une bonne scène de ménage aurait été souhaitable... C'est un peu triste et un peu douloureux, vous savez. Michel est un type gentil, je crois qu'il a été un peu dépassé par son succès. J'ai bien aimé ses livres, j'espère le revoir un jour. » En attendant, ils vont pouvoir continuer à dialoguer par romans interposés.

GRÉGOIRE LEMÉNAGER

« Il faut être un abruti pour dire qu'on peut dégueulasser les rivières, mais beaucoup instrumentalisent le discours écologique pour faire la leçon. »